

CIVITA-VECCHIA EN 1868

A Monsieur le Directeur de la *Revue du Lyonnais*.

Civita-Vecchia, le 5 novembre 1868.

Vous avez sans doute, mon cher Directeur, ajourné votre voyage en Italie jusqu'à l'ouverture du concile œcuménique. Au lieu donc d'être votre cicérone à Civita, je me propose de vous décrire ce que j'aurais voulu vous montrer. Nous y perdrons tous les deux.

Via del Campo-Orsino, au fond de la cour.... passez sous cette voûte, dont un peuple saint, en foule, inonde le portique. Levez le pied ! — Vous alliez écraser un chat mort. — Prenez garde de heurter ces chiens galeux qui se disputent une tête d'agneau ou un omoplate décharné. Escaladez cette rampe sombre ; vous voilà devant une porte verte, étroite et surbaissée. Entrez sans frapper : vous êtes chez moi.

Ce n'est pas riche : un vestibule avec mes malles cosmopolites ; un petit salon avec trois chaises et un canapé à l'usage spécial de mon chien ; puis la chambre à coucher meublée d'un secrétaire éventré, d'un lit de fer où l'on peut dormir, en long ou en travers, indifféremment avec sa famille et ses amis. N'oublions pas deux objets qui figurent dans toute maison bien tenue : une paire de cornes gigantesques montées sur le socle, talisman contre le mauvais œil ; puis, schoking ! une chaise..... qui n'est pas une chaise à porteur.... Ici comme en Provence, beaucoup de commodités sont inconnues.

Pas de plafond : un plancher disjoint qui soupoudre mon déjeuner des ruines de l'étage supérieur. Pas de cheminée : au mois de janvier, ma propriétaire m'apportait trois charbons demi-éteints dans un petit panier en faïence (caldino). Il est admis qu'avec cela on peut se chauffer.

Mais donnez-vous la peine de passer au balcon et voyez.... *Ma*